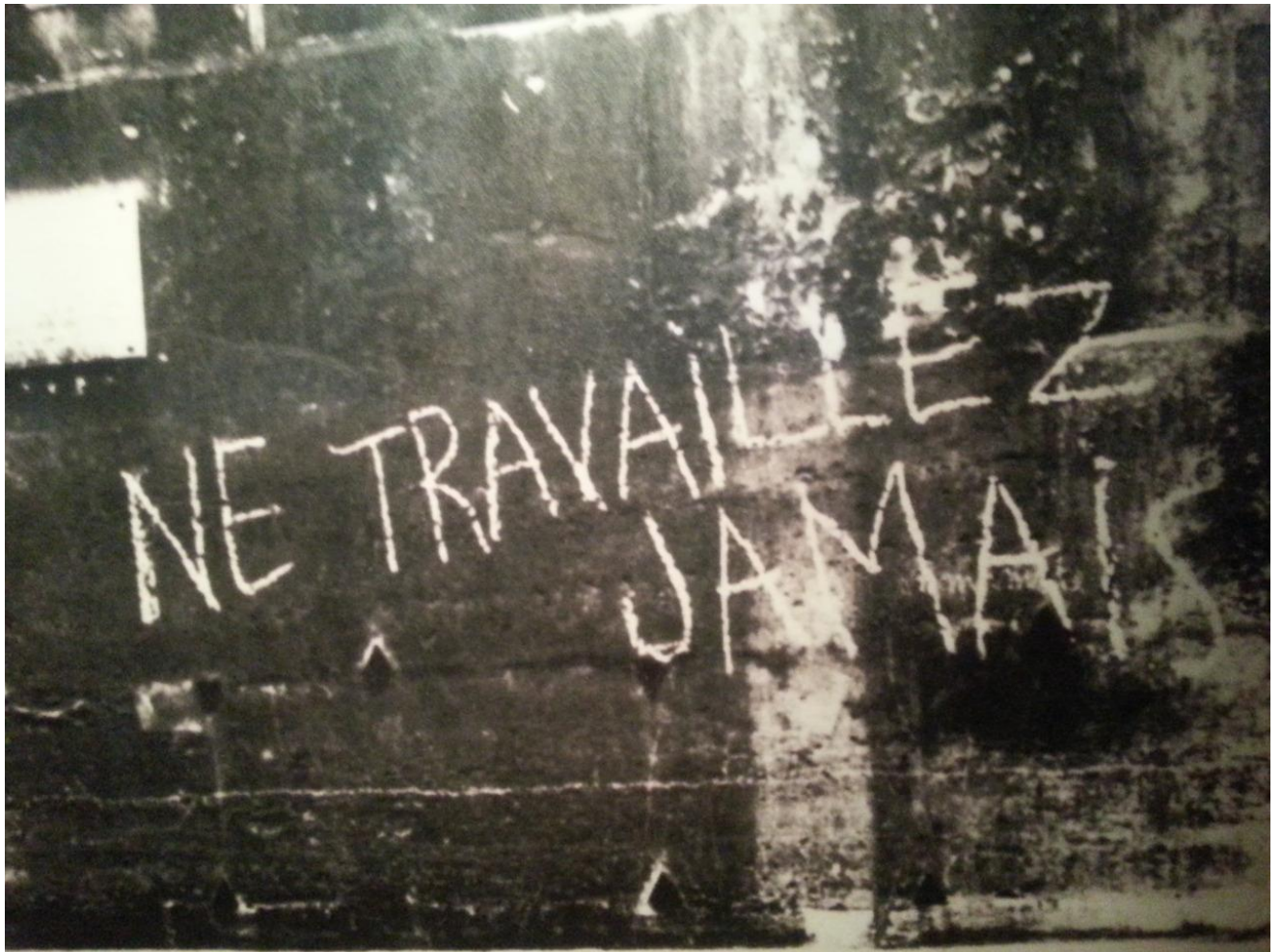


Le Travail de Prédation contre le Travail de Production

**Contre la religion du travail comme indifférenciation
du travail de prédation au travail de production et
comme origine du nihilisme**



Christophe Petit

« *Quand les milliardaires comme moi accéderont à des technologies qui leur permettront de vivre plusieurs siècles et d'accroître leurs facultés intellectuelles alors les hommes comprendront enfin la signification du mot « inégalité »* ». – Sean Parker, co-fondateur de Napster et de Facebook.

« *On ne comprend absolument rien à la civilisation moderne si l'on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration contre toute espèce de vie intérieure.* » - George Bernanos.

« *Dans la glorification du "travail", dans les infatigables discours sur la "bénédiction du travail", je vois la même arrière-pensée que dans les louanges des actes impersonnels et conformes à l'intérêt général : la crainte de tout ce qui est individuel. On se rend maintenant très bien compte, à l'aspect du travail — c'est-à-dire de ce dur labeur du matin au soir — que c'est là la meilleure police, qu'elle tient chacun en bride et qu'elle s'entend vigoureusement à entraver le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance. Car le travail use la force nerveuse dans des proportions extraordinaires, et la soustrait à la réflexion, à la méditation, aux rêves, aux soucis, à l'amour et à la haine, il place toujours devant les yeux un but minime et accorde des satisfactions faciles et régulières.* » - Friedrich Nietzsche.

« *The more lethal policy sedative in today's mainstream orthodoxy is the mantra that "All income is earned."* » - Michael Hudson - *Killing the host*.

« *Avec l'automatisation, qui est à la fois le secteur le plus avancé de l'industrie moderne et le modèle où se résume parfaitement sa pratique, il faut que le monde de la marchandise surmonte cette contradiction : l'instrumentalisation technique qui supprime objectivement le travail doit en même temps conserver le travail comme marchandise. Pour que l'automation (...) ne diminue pas effectivement le temps du travail nécessaire à l'échelle de la société, il est nécessaire de créer de nouveaux emplois. Le secteur tertiaire, les services, sont l'immense étirement des lignes d'étapes de l'armée de la distribution et de l'éloge des marchandises*

actuelles ; mobilisation de forces supplétives qui rencontre opportunément, dans la facticité même des besoins relatifs à de telles marchandises, la nécessité d'une telle organisation de l'arrière-travail (...) Cette constante de l'économie capitaliste qui est la baisse tendancielle de la valeur d'usage développe une nouvelle forme de privation à l'intérieur de la survie augmentée, laquelle n'est pas davantage affranchie de l'ancienne pénurie puisqu'elle exige la participation de la grande majorité des hommes, comme travailleurs salariés, à la poursuite infinie de son effort ; et que chacun sait qu'il faut s'y soumettre ou mourir. »

Guy Debord - *La Société du Spectacle*.

« Imaginons qu'un coquillage pensant émerge pour la première fois des profondeurs océaniques et offre ses valves à la lumière. Supposons qu'il sache ne pouvoir rester que peu de temps au sein de l'univers immense et bigarré et qu'il devra bientôt retourner à jamais au cœur des abysses obscurs de la mer. Comment pourrait-on justifier à ce coquillage qu'il lui incombe, non par nécessité, mais par devoir moral, d'employer ces quelques instants au travail ? Comment ne pas soutenir que son essence même, en tant qu'entité spirituelle et pensante, exige qu'il se consacre à la contemplation du spectacle grandiose qui se présente à lui pour un bref instant ? Et comment pourrait-on louer la grandeur morale de ce coquillage et lui reconnaître une spiritualité supérieure s'il dédiait ce bref moment au travail et non à la contemplation ? Or, l'homme n'est pas différent de ce coquillage qui surgit l'espace d'un instant à la surface de la vie et disparaîtra incontinent dans les abysses. »

Giuseppe Rensi - *Contre le Travail*.

La plus grande malice du diable est de faire croire qu'il n'existe pas. La plus grande malice du diable est de faire croire qu'il n'y a pas de différence entre le travail de production et le travail de prédation. La différence entre le Travail Productif et le Travail Prédateur est la plus diabolique des illusions. La négation de cette différence essentielle est la négation de la différence entre la création et la destruction, entre le bien et le mal. La Religion du Travail est l'idéologie de la féodalité financière et managériale que Graeber nommait « féodalité managériale » et que Hudson » nomme « oligarchie financière ». Cette différence avait été conceptualisée par Veblen entre la logique des affaires et la logique industrielle. Ce dernier avait montré que la société, arrivé à un certain degré de développement technique, offrait des possibilités très grande de sabotage, c'est-à-dire de destruction des activités productives ou industrielles par les activités prédatrices ou des affaires. Le sabotage commence quand la logique des affaires n'est plus soumise à la logique productive mais qu'elle soumet la logique productive. Grâce à la captation de l'institution monétaire et en particulier au monopole de création monétaire, les banques privées ont soumis la logique industrielle à la logique des affaires. L'économie est planifiée mais pas par l'Etat, elle est planifiée à Wall Street, à la City et dans les grands centres financiers. Elle est planifiée mais uniquement pour le profit à court terme de quelques-uns et pour la destruction de la planète de tous à long terme. Je cherche ici à montrer et à critiquer comment la classe prédatrice financière - aidée de la classe improductive managériale - a utilisé la valeur du travail de la classe productive pour la transformer afin de légitimer ses activités de prédation. **La plus grande ruse de la prédation est de faire croire qu'elle n'existe pas.** Dans une grande inversion accusatoire dont ils sont coutumiers, les prédateurs et leurs écrivains médiatiques verront dans ce genre de texte une incitation à la haine, mais l'incitation à la haine du récit est une incitation à la vérité du réel. Disons que j'ai vu certaines choses. On a autant d'yeux qu'on a de cicatrices et plus profonde la cicatrice, plus profond le regard. Comme tant d'autres, je suis las, immensément las de ce mensonge, de ce songe qui ment qui déguise les loups en grand-mères comme dans les contes pour enfants.

Par la religion du travail, il faut comprendre la religion ou l'idéologie par laquelle on assimile le travail de prédation ou le travail improductif avec le travail de production. De même que les classes du clergé et de la noblesse voulaient se faire passer pour productives, aujourd'hui le néo-clergé de la classe managériale et la néo-noblesse de la classe financière veulent se faire passer pour productives. L'économie est devenue féodale et la classe financière est la classe prédatrice qui

a remplacé la noblesse, la classe managériale est la classe improductive qui a remplacé le clergé et le tiers-état est devenue une classe productive. La classe managériale a pour but de faire tampon entre la classe productive et la classe prédatrice et de diffuser une Religion du Travail, le discours managérial qui est un discours ayant pour but de faire passer pour productives les activités prédatrices de la classe financière. Bien sûr, ce sont là des idéal-types et il existe des financiers et des managers productifs mais en tant que classes, prises dans leurs globalités, elles sont respectivement prédatrices et improductives. Ce sont des classes qui existent par l'organisation monétaire actuelle de structure oligarchique puisque ce sont les classes qui gèrent la création monétaire oligarchique, classes qui n'existerait pas ou bien moins avec une organisation monétaire démocratique, c'est-à-dire une politique monétaire fondée sur une création monétaire injectée directement dans les comptes des citoyens. Le ruissellement monétaire est une contradiction logique car la monnaie est le pouvoir et le pouvoir corrompt si bien que la monnaie ne ruisselle pas et est captée par les classes financières et managériales sur le chemin du ruissellement si bien que la classe productive est de plus en plus appauvrie et exclue de la société et de la démocratie. Ce ruissellement monétaire corrompt et détruit absolument toute la société : la politique, les médias, l'économie, la démocratie et les valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité. C'est la racine du mal social et économique. On pourra lire les œuvres de Veblen et surtout plus récemment l'œuvre de Hudson pour comprendre le caractère prédateur de la classe financière car les gens n'ont d'habitude qu'une vision déformée de cette prédation qu'ils considèrent comme un mal nécessaire au fonctionnement de la société alors que ce mal n'est pas nécessaire et qu'il détruit la société comme l'a montré Hudson¹. A l'origine de cette arnaque réside le passage de l'économie classique à l'économie néoclassique. Les trois grands économistes classiques étaient très différents : Adam Smith, un libéral plutôt modéré, David Ricardo, un défenseur du lobby bancaire anglais et Kar Marx, un socialiste révolutionnaire. Cependant, ils avaient tous une définition de la rente et ils distinguaient tous le travail productif du travail improductif ou prédateur. Autrement dit, philosophiquement, ils n'étaient pas nihilistes car ils distinguaient le bien du mal, les activités humaines prédatrices des activités humaines productrices. Depuis, la théorie néoclassique défend l'idée circulaire et donc absurde que toute activité qui rapporte de l'argent est productive et que toute activité productive rapporte de l'argent². C'est la sanctification de

¹ https://frontpopulaire.fr/culture/contents/dette-rente-et-predation-neoliberale_co487456

² <https://economicsfromthetopdown.com/2019/07/08/no-productivity-does-not-explain-income/>.

l'activité humaine par l'argent. C'est là que réside la ruse du Diable pour faire croire qu'il n'existe pas. Ironie de l'histoire, le terme « néo-classique » fût inventé par le dernier grand des économistes classiques et celui qui est allé le plus loin pour distinguer les activités productives des activités prédatrices. Ce terme se référait à l'épistémologie car il appelait néo-classique une économie en partie nouvelle, darwinienne et évolutionniste, et en partie ancienne et taxonomiste et Veblen, fût le père fondateur d'une science économique qui se veut nouvelle et moderne au sens de darwiniste, l'économie institutionnelle qui étudie l'évolution des règles institutionnelles. Aujourd'hui le dernier héritier de cette tradition classique économique est Michael Hudson. La critique de l'idéologie du travail vise donc à critiquer non pas le travail productif mais l'assimilation du travail improductif ou prédateur au travail productif, autrement dit le nihilisme.

Ce texte fait partie d'un ensemble de textes qui visent à démontrer que la seule manière de réduire les activités improductives et prédatrices et d'encourager les activités productives est de sortir de l'oligarchie, autrement dit de sortir de l'économie du ruissellement, autrement dit de passer d'une création monétaire oligarchique à une monnaie créée directement dans les comptes des citoyens par les banques centrales. C'est aussi le seul moyen de garantir des droits réels aux citoyens et une démocratie réelle contre un ruissellement monétaire qui finance tous les jours l'oligarchie et la prédation des lobbys. La création monétaire actuelle est une nouvelle Cour de Versailles, une nouvelle féodalité. Les places financières ont remplacé les cours de la noblesse et le clergé managérial nous communique des éléments de langage pour accepter cette nouvelle féodalité. La contradiction entre la liberté, l'égalité et la fraternité se résoudra dans une monnaie démocratique créée un jour par les banques centrales quand les citoyens sortiront de leur analphabétisme monétaire et donc politique afin de demander une réelle démocratie. Cette nouvelle féodalité prédatrice s'est installée au pouvoir grâce à ce que je nomme la religion ou l'idéologie du travail qui est la croyance selon laquelle une activité est productive parce qu'elle est rémunérée, une croyance selon laquelle il n'y a pas de différence entre le travail productif et le travail improductif ou prédateur, autrement dit une croyance selon laquelle le mal n'existe pas. Cette croyance est donc toujours l'éternelle croyance diabolique qui fait croire que le mal n'existe pas. Elle domine la politique économique actuelle alors que la politique économique avait justement été fondée pour distinguer le travail productif du travail improductif ou prédateur. Aussi différents que furent

Smith, Ricardo, Marx, ou même plus tard Keynes, Veblen et Hudson, ils avaient tous un concept de rente, ils distinguaient tous les activités productives des activités improductives. Ils n'étaient pas dans le nihilisme de la politique économique actuelle. Ils possédaient encore une culture et donc, une éthique, ce qui n'est plus le cas des experts contemporains en rien du tout déconnectés de toute unité et donc de toute universalité, de tous sens, de toute valeur. Les experts sont les derniers hommes car leur expertise est finalement celle du néant. Les experts sont les nihilistes et le nihilisme est l'absence d'imagination. Les hommes du calcul, de la surface phénoménale, les hommes du vide, les hommes qui détruisent sans cesse l'être par leur manière de ne jamais penser et de toujours calculer des suites d'évènements plutôt que d'accéder à la vérité car la vérité est une armée mobile de métaphores qui signe un armistice symbolique – littéraire et mathématique – avec une armée fixe de faits empiriques et, comme l'a démontré Bhaskar, le chemin de la vérité est l'imagination, c'est-à-dire le génie humain. C'est l'expérience de pensée de l'imagination, validée par l'expérience scientifique, qui donne accès aux propriétés, aux mécanismes générateurs, aux potentialités du réel. Comme le disait le grand philosophe Hegel, la vérité c'est le tout et la pensée de l'expert est par nature la pensée de celui qui découpe le savoir par la pulsion de mort du talent analytique. Par la nature de son travail, l'expert est le serviteur du mensonge.

Lorsqu'un livre ambitieux cherche à se rapprocher de la vérité comme l'ouvrage de Giraud « Composer un monde commun », le pouvoir l'attaque par le mensonge des experts qui découpe sans cesse le savoir pour que jamais l'unité qui fait sens et qui fait vérité ne puisse émerger³. Giraud est accusé aussi de complotisme et d'anti-sémitisme pour avoir relevé l'influence de la Banque Rothschild sur sa présidence. Dans le monde du mensonge, on reconnaît la vérité à ce qu'elle est tout le temps attaquée par le pouvoir orwélien du fascisme financier et de ses sous-fifres médiatiques et politiques. Tout le récit médiatique est construit comme un vieux château-fort qui cherche à se défendre contre les attaques de la vérité. La pulsion de vie, l'unité créée par l'imagination pour donner une consistance et un sens à un ensemble d'informations est attaquée systématiquement pour dissimuler le caractère devenu essentiellement prédateur de la politique économique contemporaine et de ses contemporains. Tous les mythes, tous les lieux communs sont utilisés pour détruire toute réflexion critique et créative visant à donner du sens. La pensée doit être circonscrite à des sujets

³ https://www.lemonde.fr/idees/article/2022/10/28/composer-un-monde-en-commun-gael-giraud-entre-plagiat-recherche-et-predication_6147726_3232.html.

indépendants les uns des autres, autrement dit, la pensée doit être détruite et toute pensée supérieure visant à unifier les expertises parcellaires, que cette pensée soit philosophique ou théologique, doit être considérée comme nulle et non avenue. Par ailleurs, toute émotion est encore plus déconsidérée parce que l'émotion risque de relier la pensée au monde réel, de discours à l'expérience sensible si bien que toute émotion dans le discours risquerait de détruire le plus froid des mensonges qui est le découpage analytique du monde, la pulsion de mort de la pensée purement analytique, mécanique, robotique, informatique, dénuée de toute vie et donc de la pulsion de vie de l'imagination. La science contemporaine est la racine de toute la culture actuelle parce qu'il s'agit d'effacer l'histoire de la science dans tous les domaines et de dissimuler le fait que les avancées ont été obtenues par des expériences de pensée de l'imagination afin qu'il n'y ait plus justement aucune avancée, surtout dans les sciences économiques et sociales, parce qu'une innovation risquerait de remettre en question l'ordre monétaire oligarchique du fascisme financier qui a réalisé la fusion entre les états et les multinationales grâce à sa capture hégémonique du pouvoir de tous les pouvoirs, le pouvoir de création monétaire.

Il ne faut pas comprendre ici génie et talent au sens des grands hommes comme Einstein et Mozart mais au sens anthropologique entre deux facultés que chaque homme possède à un degré plus ou moins élevé. Le travail productif ou créatif a trait au génie humain, le travail improductif ou prédateur a trait au talent humain. C'est notre fascination pour la technique et pour la machine, notre honte prométhéenne disait Anders, qui a entraîné un grand renversement anthropologique – et donc un grand renversement des valeurs - par lequel l'idéal humain est devenu celui du talent humain et non du génie humain. La faculté du talent sera un jour ou l'autre remplacée par la machine mais pas le génie car le génie est la pulsion de vie et si elle était remplacée par la machine alors la machine serait elle-même vivante et ne serait donc plus une machine. Le problème du talent, c'est que c'est la pulsion de mort, la pulsion rusée du diable capable de manipuler avec d'autant plus de virtuosité les hommes et les valeurs que cette pulsion n'a aucun intérêt pour les hommes et pour les valeurs mais seulement pour le pouvoir. Le talent est ce qui calcule. C'est la faculté analytique alors que le génie est la faculté synthétique et donc créatrice de l'imagination. Le problème de notre politique économique, c'est que le ruissellement monétaire qui est l'axiome central de notre politique économique, que le ruissellement vienne des banques ou des états, c'est que le ruissellement favorise par sa structure ruisselante les activités qui recherchent non pas à créer et à produire mais à se hisser par la

manipulation vers les centres monétaires pour s'approprier la monnaie et donc le pouvoir. Dans la théorie économique, on parle d'effet Cantillon pour dire qu'une injection monétaire de monnaie dans l'économie exerce un effet progressif et différencié sur les prix au fur et à mesure que la monnaie se propage par les échanges à partir du point où elle a été injectée. On devrait aussi parler d'effet Cantillon pour montrer comment l'injection monétaire réalisée aujourd'hui essentiellement dans les centres financiers exerce une différenciation des revenus et produit ainsi sans cesse de l'inégalité de revenus. Or cette différenciation monétaire amplifiée sans cesse par le système monétaire ne détruit pas seulement la démocratie en créant une nouvelle oligarchie, elle dépossède aussi les citoyens de leurs droits de l'homme et du citoyen car la monnaie est fondamentalement une unité de compte de droits de propriété ainsi que j'ai tenté de le montrer dans un article plus théorique⁴ et dans un article plus empirique⁵. Le ruissellement est théologiquement diabolique, il incite à la prédation et désincite la création et donc la production, il incite à la froideur psychopathique et superficielle du manipulateur et désincite la joie créatrice du producteur. Le ruissellement nous isole les uns des autres. Le contrat social est censé être alors assuré par l'imposition mais l'imposition est la redistribution monétaire qui est entièrement déterminée par la création monétaire et la création monétaire aujourd'hui prend la forme du ruissellement en commençant à ruisseler évidemment dans les paradis fiscaux pour rendre l'imposition inopérante. Il faut prendre le problème à la racine du ruissellement et opposer une création monétaire démocratique à cette création monétaire féodale et oligarchique qui transforme les êtres humains en psychopathes en favorisant la guerre de tous contre tous et en justifiant la misère des sans domicile fixe dans l'abondance des milliardaires. Le mal n'a pas à être justifié, par quelque raisonnement que ce soit, aussi malin soit ce raisonnement mais c'est justement l'essence du mal que d'être suffisamment malin pour détourner l'attention de l'éthique de plus élémentaire car le malin est avant tout un magicien, le plus sombre des magiciens. Mais le diable, aussi talentueux qu'il soit, n'a pas de génie, et c'est pourquoi il est une pure haine qui se déploie, un néant et une volonté de néantisation, une réduction de toute pensée synthétique à la pensée analytique pour ôter toute pulsion de vie et donc toute valeur morale et éthique dans cette transformation. Le diable veut transformer le monde en machine car il est une machine. La première des révoltes est la « rage against the

⁴ <http://parolesdesjours.free.fr/monnaiechristophepetit.pdf>

⁵ <https://blogs.mediapart.fr/edition/dossier-david-graeber/article/131219/le-neoliberalisme-comme-regime-feodal-informatique-et-financier>.

machine », la rage contre la pulsion de mort de la machine, le plus monstrueux des monstres froids. Le ruissellement contredit à chaque seconde les droits de l'homme et du citoyen, il détruit à chaque seconde la liberté, l'égalité et la fraternité et cette destruction est de plus en plus évidente à mesure que le progrès technique accroît les possibilités de prédation ainsi que l'avait théorisé Veblen et ainsi que j'ai tenté de le résumer aussi synthétiquement que possible⁶.

Les gens confondent le talent et le génie. Le talent est commun, le génie est rare. Le génie n'est pas une quantité supérieure de talent. Le génie et le talent sont qualitativement différents. Le talent est l'ennemi du génie. Le talent est conservateur, le génie est révolutionnaire. Le talent et le génie constituent les deux pôles de la dialectique de la raison, le pôle analytique et le pôle synthétique, mais seul le génie possède un rôle moteur, vital, néguentropique. Alors que le talent relève de la mémoire et de l'intelligence analytique, le génie relève de la pulsion de vie, de la sublimation, c'est-à-dire de l'imagination. L'homme de talent possède une mémoire et une intelligence exceptionnelle tandis que l'homme de génie possède une imagination hors du commun. Le talent, comme le talent du champion d'échec, est remplaçable par la machine. Le génie est irremplaçable car il relève de la pulsion de vie qui dépasse le calcul. La différence entre le talent et le génie qui a été théorisée par Emmanuel Kant avant d'être reprise par d'autres philosophes tels qu'Arthur Schopenhauer, Friedrich Nietzsche ou encore Alfred North Whitehead, est une différence conceptuelle qui a été selon moi totalement confirmée par la recherche scientifique puisque le talent analytique et la mémoire sont effectivement remplacés par la machine. L'intelligence artificielle remplace le talent, pas le génie. La plupart des « grands hommes » qui « réussissent » dans leurs domaines sont des hommes de talent, des anciens bons élèves qui possèdent une mémoire et une intelligence analytique hors du commun. David possédait un talent exceptionnel mais, ce qui est beaucoup plus rare, c'est qu'il possédait un génie hors du commun. Le talent n'apporte rien de nouveau, car il est analytique. Le talent combine ce qui existe déjà. Le génie que l'on trouve peut-être plus chez des individus inaptes aux études est l'imagination créatrice et synthétique. Il se dévoile en général par le sens de l'humour. Le génie crée la nouveauté par la faculté synthétique de l'imagination qui est la faculté essentielle de l'être humain. Comme le disait le philosophe Whitehead, « le multiple devient un et ajoute un ». L'imagination est créatrice, car elle synthétise et dépasse ce qu'elle synthétise en sublimant, en créant de la nouveauté. L'imagination est la faculté essentielle de

⁶ <http://www.journaldumauss.net/?L-avenement-de-la-societe-de-1217>.

l'homme qui lui permet de persévérer dans son être et de devenir ce qu'il est par la synthèse de son intelligence, de sa volonté et de sa sensibilité. L'intelligence accède à l'information, la volonté au temps et la sensibilité à l'espace mais seule l'imagination peut pénétrer l'essence de la réalité dans sa totalité. Le génie est l'essence de l'être humain, c'est l'imagination qui lui permet d'unifier sans cesse le chaos pour l'ordonner.

Le positivisme a valorisé le talent humain et a dévalorisé le génie humain. Or le talent est l'ennemi du génie et la lutte entre le génie et le talent a toujours été, depuis l'aube de l'humanité, la lutte entre le bien et le mal, entre la virtuosité de l'être et la virtuosité du néant, entre la pulsion de vie créatrice de synthèse et la pulsion de mort du calcul analytique. Le talent est conservateur, le génie est révolutionnaire. Le talent est cynique, le génie est idéaliste. Que Hitler ou Gandhi soit au pouvoir, cela n'a strictement aucune importance pour le talent et tout ce qui compte pour le talent est d'accéder au pouvoir quand le génie veut accéder au bien, au beau et au vrai et c'est justement parce qu'il a cette idée haute de l'homme et de la vie qu'il est l'homme de valeur et l'homme constructeur de valeur quand le talent est l'homme nihiliste, le destructeur de valeur. Le talent est superficiel, le génie est révolutionnaire. Notre époque est l'époque de la destruction du génie humain par le talent humain, de la destruction de la pulsion de vie par la pulsion de mort, de la destruction de la vie intérieure par la vie extérieure, de la destruction de la profondeur par la superficialité, de la destruction de la création de nouveauté par la reproduction stérile et mécanique de l'ancien. Les derniers des hommes, les hommes sans aucun génie, sont devenus les premiers et ils haïssent instinctivement tout génie, toute créativité, toute imagination, parce qu'ils sont eux-mêmes incapable d'imagination. La conjuration des imbéciles est toujours la conjuration des talents contre les génies, des hommes d'affaires calculateurs des activités prédatrices contre les hommes créateurs des activités productives. Ne pas avoir d'imagination, avoir un encéphalogramme plat sans idée est devenu la condition première pour être professionnel et être capable de se concentrer sur des tâches imposées par les bullshit jobs de contrôle de la société de la prédation⁷.

La pulsion de mort renforce la pulsion de vie quand elle lui est soumise, le calcul renforce l'expérience de pensée de l'imagination quand elle lui est soumise, le travail de prédation de la finance et du management renforce le travail productif

⁷ <http://www.journaldumauss.net/?L-avenement-de-la-societe-de-1217>

industriel, artistique et artisanal quand il lui est soumis. Mais fonder une société sur la valeur de la pulsion de mort, c'est détruire cette société et c'est exactement ce qui se passe en Occident. Scientifiquement, les romantiques ont raison et les positivistes ont tort. L'imagination est le principe infini de l'homme, ce qui le fonde à son centre de gravité existentiel et ce qui n'a pas de fondement, ce qui synthétique et dépasse sans cesse les trois dimensions de l'espace accédé par la sensibilité, du temps accédé par la volonté et de l'information accédée par l'intelligence, c'est le cœur de l'évolutionnisme humain bien compris, n'en déplaise à Dawkins car l'imagination, contrairement au gène, est tout sauf égoïste parce qu'elle est la condition de possibilité de l'empathie et de la vérité mais qu'est-ce que la vérité si ce n'est l'empathie avec un objet que l'on nomme intuition ? L'absence d'imagination détruit l'empathie et la capacité à distinguer le bien du mal, à créer une valeur pour distinguer une activité humaine productive d'une activité humaine improductive est le cœur du nihilisme, autrement dit du mal qui est le néant qui produit le néant au contraire du bien qui est l'être qui produit l'être, autrement dit ce qui aide à actualiser les potentialités des étants et donc à faire émerger l'être.

Quand les historiens du futur examineront notre époque, ils seront stupéfaits de voir une société capable de se détruire, de manière aussi méticuleuse que totale, sur le plan économique (et probablement plus que sur le plan économique), en appointant tous les gouvernements nécessaires à la basse besogne (on appelle ça la démocratie), tout cela pour ne pas donner l'argent de la création monétaire aux pauvres, c'est-à-dire, désormais, aux citoyens en général, à cause d'une idéologie bien déterminée : celle du *travail*. Jamais dans l'histoire de l'humanité il n'y eût un tel élan de créativité : qu'est-ce qu'il ne faut pas inventer pour ne pas donner l'argent aux pauvres et le donner aux richesses ! La renaissance eût ses tableaux, le miracle grec sa philosophie et nous aurons le génocide des classes populaires considéré comme un des beaux-arts, lequel génocide repose sur une idéologie qui ne fait aucun doute : l'idéologie du travail.

Cette idéologie masque une bonne vieille évidence anthropologique : la domination des classes aisées sur les classes populaires, c'est-à-dire des classes qui ne « travaillent » que pour rire (les « emplois fictifs » sont un pléonisme de classe, et les « bullshit jobs » de Graeber sont commandités en haut lieu), idéologie qui a décrété que « there is no free lunch » (*sic* Michaël Hudson). Comprendons bien le raisonnement circulaire que Hudson a bien démontré : « there is no such thing as society » (Margaret Thatcher) parce que « there is no

free lunch » et « there is no free lunch » parce que « there is no society ». Entendons : le « free lunch » existe, bien entendu, mais pour les très riches, sous forme de rentes (financières, monétaires, fiscales, juridiques, techniques, ... : encore une fois la création artistique de notre époque est d'une richesse inouïe) et pas pour les autres. Il existe aussi dans des communautés écolos ou Vegan s'organisant pour pourvoir directement à leurs besoins, sans assistance aucune de l'Etat ; mais, dans l'idéologie dominante vendue à grands frais par les journaux, la religion du travail, la « liberté » sacro-sainte qu'on n'interdit même pas aux animaux, celle de se nourrir, doit être le monopole des banques pour conserver les autres pouvoirs. La condition imprescriptible, pour que cette religion du travail continue à plastronner dans tous les médias officiels, c'est-à-dire pour qu'aucun repas ne soit jamais gratuit, si ce n'est pour ceux que la religion d'Etat mondiale du travail a déjà jetés à la rue, c'est le salariat. Or, tout revenu requiert à son tour une condition, autrement dit : un *contrôle*, et donc une société de contrôle (selon l'intuition profonde de Foucault puis Deleuze).

(...)

Ach! Les économistes! Les économistes officiels, entendons, la majorité, et même les plus sympathiques d'entre eux comme Piketty⁸! De quelles astuces ne se sont-ils pas rendus responsables! Quelle créativité dans la sophistique économique! Vraiment, qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour *ne pas* donner l'argent aux pauvres ! C'est ça l'unique et seul enjeu du système totalitaire où nous vivons, entre banques imbéciles (comme le dit Varoufakis dans son livre salutaire⁹) et hégémoniques, et gouvernements jouant les chiens couchants : le seul et unique enjeu, pour tous ces gens, est de savoir comment ne pas donner de l'argent aux pauvres (et même de leur en prendre par des montages financiers machiavéliques, *sic* Varoufakis). Plutôt le chaos économique¹⁰, et à vrai dire l'auto-destruction anthropologique généralisée, que de donner l'argent de la création monétaire aux pauvres (et, de manière générale, aux *citoyens*, qui deviendront de plus en plus, si les choses suivent leur cours, c'est le cas de le dire, de purs et simples synonymes de pauvres) ! Plutôt le chaos que la démocratie ! Les vices des individus, et, en l'occurrence, le sadisme de classe, au nom de la « morale » aberrante du travail,

⁸ Il faut évidemment reconnaître à Piketty d'avoir mis la question des inégalités sur le devant de la scène. Aussi il y a une part d'injustice que je dois reconnaître si je parle de lui mais il représente très bien les économistes de gauche de bonne volonté qui pensent sans doute changer les choses de l'intérieur et qui ne parlent pas (encore ?) des problèmes monétaires.

⁹ Yanis Varoufakis, *Conversations entre adultes*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2017.

¹⁰ <https://www.lenouveleconomiste.fr/crise-economique-precedent-60901/>

ne mènent pourtant pas, comme Mandeville le pensait, au meilleur des mondes possibles, mais à la *fin du monde*. Purement et simplement. Nous le savons, et nous ne faisons rien.

Il ne s'agit même plus d'une lutte de classes, ni même d'une guerre de classes ; mais d'un pur et simple *génocide de classe*, une extermination des classes populaires par les classes aisées au nom de l'idéologie du travail. Comprenez : au nom du travail valorisé, agréable et bien rémunéré (et souvent socialement peu utile), du riche (le « pénélogate »...), il faut contraindre le pauvre au travail pénible, dévalorisé, mal payé et de plus en plus rare, sous le prétexte que le même mot « travail » désigne deux activités qui n'ont aucun rapport entre elles si ce n'est : *l'abstraction de l'argent*. C'est-à-dire : ce que j'appelle la création monétaire oligarchique, qui à mes yeux laissent même Hitler, Staline et Mao sur la carreau, pour ce qui est du résultat exterminationniste (demandez à un grec...) inéluctable à la clé.

(...)

Le travail est par essence le contraire de la liberté, de la créativité et de la vie. Il est ce que l'on fait non pas par la liberté créatrice de la vie mais par l'esclavage destructeur de la survie. Entre le travail choisi et le travail forcé, il y a autant de différence qu'entre la relation sexuelle choisie et la relation sexuelle forcée. Mais les maîtres du travail ont trouvé une parade géniale, appeler les deux par le même nom. Fallait le faire ! Coup de génie ! Ce jour-là un éclair philosophique a scindé en deux le ciel des idées pures et les moutons humains ne s'en sont pas remis.

Vous pouvez commettre tous les crimes que vous voulez, toutes les atrocités possibles et imaginables, *tant* qu'ils ont été accomplis dans le cadre d'un contrat de travail. Le travailleur idéal doit être un tueur qui doit tuer tout le monde et commencer par se tuer lui-même pour pouvoir tuer les autres. C'est alors un bon élément au sens mathématique, une pure quantité, un *homme sans qualité*, sans réflexivité. Bref, le *dernier homme*. Il est déjà mort mais il ne le sait pas encore. Il est *carré* comme le dit la riche langue de l'anti-monde du travail : comprenez qu'il est sans volume, sans âme, un logiciel PowerPoint à la place du cœur et un logiciel Excel à la place du cerveau. Il est le croyant de la religion du travail.

C'était la défense des nazis : ils ne faisaient que leur travail ! C'était la défense des fascistes : ils ne faisaient que leur travail ! Le travail a toujours été la

défense des pires crimes commis dans l'histoire de l'humanité. Mais il faut avouer que c'est une défense « légitime », à sa façon ; et l'on aurait dû tirer des leçons des procès de Nuremberg, c'est-à-dire de l'histoire des hommes en général. Que de crimes auraient été épargnés, si les hommes avaient été délivrés du travail, qui n'est que l'obligation d'être un esclave pour rembourser l'argent lorsqu'il est créé sous forme de dette.

L'histoire est le cimetière de la valeur-travail ; et, bientôt, la planète elle-même sera le cimetière de la valeur du travail.

(...)

Ce texte est blasphématoire. Car il ose s'attaquer à la religion de notre époque qui excommunie chaque jour plus d'humains au chômage ou à la rue : la religion du travail. Ce texte est une attaque contre cette religion qui justifie toutes les violences. Le monde du travail ressemble à un monde où l'on a « normalisé » le fait de battre les enfants, sous prétexte que les enfants une fois devenus adultes pourront à *leur tour battre* leurs enfants. Ainsi, les nouveaux arrivés dans le monde du travail sont corvéables à merci, susceptibles de souffrir toutes les violences psychologiques, et de servir de disjoncteur, en cas de problème dans l'entreprise, sous prétexte du fait que ces mêmes personnes, une fois plus expérimentées, pourront alors elles aussi exercer cette violence sur les nouvelles recrues, pour se complaire de leur prétendue supériorité intellectuelle avec leurs collègues de réunion.

(...)

Dans le nazisme, la religion du travail est un système idéologique à part entière, dont nous avons beaucoup à apprendre. L'économie y est fondée, à partir de 1933, sur l'étalon-travail ; et ceux qui sont considérés comme des opposants à la religion du travail (juifs, tziganes, chômeurs, handicapés, etc.), sont envoyés dans des camps de concentration où il est écrit à l'entrée : « le travail rend libre ». L'architecte de cette religion du travail est l'économiste d'Adolf Hitler, Hjalmar Schacht¹¹, un penseur qui hélas n'était pas sans un certain génie¹². Le critère de l'eugénisme est alors : l'efficacité à la production de richesses pour le pays et donc au travail. Pour le nazisme, la race allemande doit être purifiée, et cette purification possède une téléologie qui la définit : la religion du travail, et elle seule. Le but de l'eugénisme nazie est la production d'allemands plus aptes à créer

¹¹ https://fr.wikipedia.org/wiki/Hjalmar_Schacht.

¹² <http://www.20minutes.fr/economie/1563175-20150316-hjalmar-schacht-banquier-adolf-hitler-genie>.

des richesses pour célébrer la gloire du peuple allemand, et donc plus aptes à travailler. Tel est devenu le critère d'évaluation de l'humanité : le travail *quantitatif*.

Le nazisme n'est pas mort. Comme l'écrivait Jacques Ellul, le nazisme a perdu la guerre, mais il a gagné la paix¹³. Il a fait des enfants, Stakhanov dans le régime communiste soviétique, les grands travailleurs libéraux érigés comme modèles indépassables, des start-ups aux traders. Le schisme religieux existe entre les socialistes et les libéraux (comme, dans le christianisme, entre le catholicisme et le protestantisme, ou entre le sunnisme et le chiisme dans l'islam), mais tous prient le même Dieu, le Travail. Vous savez : l'activité qui sanctifie les hommes qui la pratiquent, et qui excommunie ceux qui n'ont pas la chance de la pratiquer.

Sauf que le Dieu du Travail est un Dieu féroce et exigeant, qui demande des sacrifices. A vrai dire : les plus grands des holocaustes, suppression de la vie sur terre comprise. Dieu reconnaîtra les siens, que voulez-vous ; et il les mesurera au nombre de zéros sur leur compte en banque. Les vies humaines et animales doivent être sacrifiées pour le Dieu du Travail. C'est le dernier Dieu de l'humanité dans l'évolution théologique : l'animisme, le polythéisme, le monothéisme, et enfin le travail. On est prêt à s'infliger toutes les souffrances avec joie, pour expier ses péchés devant le Dieu du Travail, on est prêt à détruire et à sacrifier sa vie pour le Dieu du Travail. Les mortifications de l'esprit sont vécues comme autant d'extases pour l'adorateur du Dieu du Travail. On se vante de travailler plus que les autres, d'être un meilleur religieux, relié au Travail par un smartphone les week-ends et le soir.

Dans le plus grand chef-d'œuvre de littérature écrit depuis Robert Musil, Marcel Proust et Louis-Ferdinand Céline, le mathématicien Alexander Grothendieck¹⁴ explique sa rencontre avec l'idéologie du travail. Il évoque ainsi la violence de l'idéologie du travail, qui a commencé à apparaître après le collectif mathématique connu sous le nom de Nicolas Bourbaki. Selon cette idéologie, il était normal de voir un mathématicien doué traiter un mathématicien moins doué

¹³ <http://1libertaire.free.fr/EllulContreHitler.html>.

¹⁴ Alexander Grothendieck - « Récolte et semaille » - Par exemple page 94. Le fait que ce chef-d'œuvre ne soit publié par aucun éditeur (comme l'absence de traduction des œuvres de Michaël Hudson ou d'Ann Pettifor et de Ray Bhaskar) démontre bien le niveau d'effondrement culturel atteint quand on prend en compte la qualité des ouvrages publiés puisque la publication d'une œuvre dépend aujourd'hui plus du réseau de l'auteur que de la qualité de l'œuvre qu'il publie. Mais ces réseaux d'influence ne sont que les conséquences inéluctables d'une religion du travail réifiée et organisée par la création monétaire oligarchique via le crédit. Le crédit crée le travail qui aujourd'hui détruit la planète.

avec mépris, dédain et dans un manque total de respect. Ce mépris est la conséquence inéluctable de la religion du travail. En effet, dans la religion monothéiste de Dieu, le mépris apparaît avec le péché, par exemple dans la célèbre scène de l'adultère du Nouveau Testament. Le péché consiste alors, dans la religion monothéiste, à enfreindre les lois de Dieu. Dans la religion du Travail, le péché consiste à ne pas être efficace dans un travail. Alors le mépris, le dédain, et toutes les formes de violence psychologique, présentes sous forme de harcèlement moral incessant, sont rendues non seulement possibles, mais *normales*, dans la mesure où la religion du Travail considère que celui qui travaille mal est *intrinsèquement* mauvais, et mérite d'être puni par celui qui travaille bien. Comme l'a si bien vu Kafka, le bureau ou l'usine sont les lieux du culte du travail, et s'apparentent à un immense rituel sado-masochiste où il s'agit d'humilier tous ceux qui ne travaillent jamais assez, c'est-à-dire à peu près tout le monde.

Il ne faudrait surtout pas croire que cette religion est moins forte parce qu'elle est plus inconsciente. C'est tout le contraire. C'est parce que cette religion est inconsciente, dans une époque censée être rationnelle et délivrée de tout fanatisme religieux (hum...), qu'elle est d'autant plus fanatique : dans la mesure même où aucune prise de conscience, aucune valeur au-dessus du Travail, ne vient justement limiter ce fanatisme religieux qui est intériorisé dès le plus jeune âge, lorsque le cancre mérite les moqueries du maître et des élèves à l'école. Ce fanatisme religieux, d'autant plus violent qu'il est inconscient, ne peut pas disparaître, tant que l'homme ne sera pas mis *au-dessus* du travail ; et ce, non seulement dans les principes, mais dans les faits, par un revenu universel qui lui permettra de quitter tout travail humiliant s'il le souhaite, et ce, sans être humilié en retour par le fait de ne pas travailler, comme dans nos sémillantes actuelles sociétés. Mais, de même que la religion chrétienne profitait à la noblesse et au clergé, la religion du travail profite aujourd'hui à la banque, qui crée la monnaie sous forme de *dette*, si bien que l'homme est contraint de travailler pour rembourser les dettes des ménages, des entreprises et des états. La Grèce, Christ européen de la religion du travail.

(...)

Le travail est la sanctification de l'activité humaine par l'eau bénite de la *religion* du travail, l'argent, qui est (dans la configuration monétaire oligarchique actuelle) le « sang des pauvres », comme le disait le prophète de Cochon-sur-Marne (nommément Léon Bloy), et le sperme des riches, dans une

transsubstantiation dialectique des classes, nous obligeant à en remonter même à Hegel et Marx.

Comme la théologie de l'oligarchie domine par un argent et une dette qu'elle a construit de toutes pièces, à son image oligarchique, il ne s'agit pas de s'opposer à tel ou tel mouvement religieux, à l'intérieur de la religion oligarchique, pour remplacer une oligarchie par une autre, à l'intérieur de ce même monde oligarchique, mais de remplacer la religion oligarchique elle-même par une religion *démocratique*, avec une monnaie *démocratique* et un travail *démocratique* fondés sur une création monétaire *démocratique*. En effet, pour changer le monde, il faut changer sa religion, que cette religion soit consciente ou qu'elle soit inconsciente. Là où Jésus a échoué contre les marchands du temple, nous *devons* réussir, il y va de notre survie spéciste simple ; quelles que soient par ailleurs nos religions, nos croyances et nos origines, car le combat de Jésus contre les marchands du temps est un combat qui va bien au-delà de la seule religion chrétienne, c'est le combat de l'universalité contre l'élitisme, de la démocratie contre l'oligarchie, de la création de tous contre la loi de quelques-uns, de la pulsion de vie contre la pulsion de mort.

Comme l'oligarchie souhaite diviser pour mieux asservir, nous devons réunir pour mieux libérer. Comme l'oligarchie souhaite diviser les individus par leurs origines, leurs pays, leurs religions et leurs idéologies, nous devons nous réunir autour des idées de liberté, d'égalité et de fraternité, ce que seule une création monétaire démocratique, sous la forme d'un revenu inconditionnel universel, peut garantir.

Le revenu inconditionnel est l'inconditionnalité de la démocratie, de la liberté, de l'égalité et de la fraternité : puisque la démocratie, la liberté, l'égalité et la fraternité deviennent *de fait* inconditionnels avec un tel revenu, autrement dit : *inaliénables*, quelles que soient les manœuvres des oligarques. Le revenu inconditionnel est l'inconditionnalité de la valeur d'usage ; la valeur d'échange, aujourd'hui inconditionnée et génocidaire, *redevient* de fait conditionnée à l'inconditionnalité de la valeur d'usage. CQFD.

Dire « l'inconditionnalité du revenu ou la mort », ce n'est pas se laisser aller au lyrisme, si injustement déprécié à notre époque, comme tout ce qui a trait à la valeur d'usage et à la pulsion de vie, dont le lyrisme est l'expression quintessentielle. Ce que j'appelle lyrisme, c'est simplement constater la réalité, et décrire la réalité *avec les mots* de la réalité, puisque l'absence du revenu

inconditionnel équivaut objectivement à la soumission de l'homme au système techno-économique, et à la destruction de toute valeur d'usage par la valeur d'échange, inscrite dans l'ADN d'une techno-économie lorsqu'elle est soumise aux idoles (morales du travail et de la dette infinie) d'une oligarchie dont l'aurore est le crépuscule d'une majorité de la population, vouée par là aux fosses communes.

Le travail et le capital sont les deux faces d'une même pièce, la pièce de l'argent-dette comme monnaie oligarchique qui achète le monde, et les âmes qui vivent encore dedans. Il ne s'agit pas d'abolir la monnaie oligarchique qui serait remplacée par le troc oligarchique ou par un autre système de domination oligarchique ; il s'agit d'*abolir* l'oligarchie elle-même par l'argent, et de passer de la création monétaire, fondatrice de ladite l'oligarchie, à une création monétaire qui *fonde* la démocratie.

La destruction écologique, économique et culturelle n'est autre que l'aboutissement de la religion du travail. C'est une transe collective et fanatique comme *jamais* il n'y en eut dans l'histoire des hommes. Le christianisme n'aura pas été la religion de la sortie de la religion¹⁵, comme l'a diagnostiqué Marcel Gauchet, mais la sortie vers la *dernière* des religions, celle qui est tellement omnisciente et omniprésente qu'elle nous est invisible, comme l'océan pour un poisson : la religion du Travail. Peu importe finalement que la gauche du schisme de la religion du Travail ou que la droite du schisme de la religion du Travail l'emporte : la religion du Travail a gagné. De Macron à Mélenchon, tout homme politique tente de démontrer sa soumission à la religion du Travail ; et, tous les cinq ans, les français, comme tous les habitants de toutes les autres nations, *prient* pour que le Dieu du Travail leur donne *plus* de travail. C'est ça la Religion. Quand bien même ce travail devient absurde, cette absurdité ne vaut pas objection pour les somnambules fanatisés par cet intégrisme universel (contrairement aux intégrismes communautaires, celui-ci est mondialement efficient), car seul compte le travail comme activité humaine sanctifiée par l'argent. Quand bien même ce travail devient destructeur pour la planète elle-même, et non plus seulement pour ses habitants humains, cette destruction n'est pas *enregistrée* comme causalement liée à la religion du travail par ses séides universels, car seul compte le Travail. Ce dernier a, dans sa logistique humaine, toutes les caractéristiques de la religion : avec ses prêtres (les politiques), ses

¹⁵ Au sujet du lien entre le travail et la religion chrétienne, Jacques Ellul mais surtout André Gorz. Il suffit cependant de rappeler que le travail était interdit durant les deux cents jours saints au Moyen-Age et quand il ne faisait pas jour pour se rendre compte de l'avancée de la religion du travail.

excommunications (le chômage) ou encore ses lois théologiques (les lois de l'économie et en particulier le « there is no free lunch »).

Les cadres supérieurs des multinationales et les syndicats, tous sont censés être unis dans la même lutte pour la religion du travail. Les patrons nous parlent d'un déversement à l'époque de la mondialisation, de l'informatisation, des paradis fiscaux et de la création monétaire oligarchique. Comme si l'argent injecté en haut de la pyramide allait un jour descendre par magie en bas. La bonne blague. Evidemment, je ne parle pas des patrons de PME et des artisans. Au cas où vous n'auriez pas compris, vous ne faites pas partis de l'élite des paradis fiscaux et cette élite vous méprise. Croyez-moi, je les connais... Quant aux syndicats, les Gilets Jaunes les ont souvent sauvés. Notez bien, les Gilets Jaunes précarisés et exclus ont aidé les salariés alors que ces derniers les avaient rarement aidés. Aucun ressentiment. Sublimes et christiques les Gilets Jaunes. Les syndicats savent bien qu'il n'y a pas ou peu d'intérêts communs entre les salariés fliqués par d'autres salariés, les managers, des hommes payés pour regarder les autres travailler. L'opposition n'est plus binaire entre salarié et actionnaire : elle est graduelle et le management est cette graduation. La religion du travail est l'idéologie qui tente de faire croire aux travailleurs du terrain qu'ils forment une fraternité avec les travailleurs de la direction.

(...)

Une telle analyse nécessite déjà, dans la conscience, une prise en compte de la possibilité que le travail soit une religion, ce qui exige une sortie du fanatisme religieux. Nous en sommes loin, et je ne vois pas quelles leçons substantielles nous avons à donner aux djihadistes : quelles leçons notre humanité « démocratique » et « progressiste » a-t-elle à donner à la seule humanité qui pourra nous survivre, celle qui aura aboli la Religion du Travail, qui nous fait courir à notre perte, au suicide écologique partout patenté ? C'est une activité de longue haleine, entreprise par des personnalités comme David Graeber, Jacques Ellul, Giuseppe Rensi, André Gorz, Michaël Hudson ou encore l'école de la critique de la valeur. C'est la tâche la plus importante qui soit, car le seul « travail » qui possède une importance vitale pour éviter l'effondrement écologique et civilisationnel à notre époque est le « travail » de critique de la religion du Travail. D'ici-là, avant que ce travail ne soit réalisé : au nom du Travail, du Capital et du Politique, Amen. Nous courons au précipice à tombeau partout ouvert, et les médias continuent impunément à agiter la liturgie quotidienne de la Religion du Travail.

Comme l'avait prévu Foucault, la société du XXIème siècle est bien deleuzienne, c'est la société de contrôle prédite par Deleuze, qui avait déjà compris dans « capitalisme et schizophrénie » que la monnaie, et donc la création monétaire, est la source de l'inégalité parmi les hommes, et que les autres formes de redistribution, telles que l'imposition ou le salaire, sont entièrement dépendante de la monnaie et de sa création. C'est ainsi qu'il faut comprendre la colère qui a amené l'élection de Trump (et qui aurait dû amener Sanders, dont Clinton a saboté la campagne). Il s'agit d'une population éloignée des centres de création monétaires, et qui vit dans l'humiliation de la précarité et de la pauvreté : non pas parce que ses activités ne sont pas productives ou utiles socialement, bien au contraire, puisque ces populations sont souvent composées d'ouvriers ou d'agriculteurs, donc de ce que Marx appelait les producteurs directs (de valeur d'usage) ; mais parce que ces gens vivent loin de la création monétaire, qui se réalise chaque jour dans les grandes banques des grandes villes, et elles ne peuvent donc pas en bénéficier, tandis que les individus proches de la création monétaire se gavent chaque jour un peu plus dans des activités socialement inutiles.

Jamais il n'y eut plus grande tragédie dans l'histoire des hommes, et c'est là ce que ce texte tente de démontrer. Le silence sanglant de la gauche à propos de la création monétaire est le plus meurtrier des silences ; mais que voulez-vous, entre la carrière et la vérité, il faut bien choisir.

(...)

Les phénomènes populistes et les cris de Trump ! ou de Le Pen ! ne sont que les cris des abattoirs des hommes. Les nouveaux aristocrates se plaignent du bruit que font les bêtes quand elles sont exécutées par le Capital. Les cons sans passions, intronisés experts en compassion, pour qui *la* vérité n'est qu'un alibi à un mensonge permanent, ne supportent pas le bruit que font les bêtes de la « périphérie » lorsqu'elles meurent. Ils sont outrés de constater que les bêtes osent crier quand on les exécute. Quelles chochottes, ces riches.

(...)

Le territoire des opérations dans la lutte des classes au XXIème siècle n'est pas un territoire physique, c'est un territoire psychologique. C'est le territoire de l'humiliation. La lutte des classes ne consiste plus à sortir dans les rues pour manifester. La lutte des classes ne consiste plus à défendre les intérêts du travail contre le Capital dans un monde où la majorité des oppresseurs, banquiers ou avocats d'affaires, sont majoritairement des salariés et les opprimés, souvent des

petits patrons et des artisans. La lutte des classes sera remportée par les classes opprimées au XXIème siècle quand l'humiliation changera de camp, et que les individus considérés comme parasites et loosers ne seront plus les assistés du chômage et des aides sociales, mais les assistés économiques *réels*, c'est-à-dire les assistés de la rente monétaire, et des sous-rentes monétaires liées à la structure oligarchique de la création monétaire (rentes fiscales, financières, techniques, politiques...).

(...)

Alors que les chiffres des maladies mentales en occident explosent¹⁶, alors que la prostitution bat des records en milieu étudiant¹⁷, notre époque, qui est l'époque de la violence psychologique, du totalitarisme *discrétionnaire* de la honte (à quoi participe une large part de « l'art contemporain », cf. Koons, Hirst, etc.), ne cesse de vouloir se venger sur une jeunesse qui subit sans doute les conséquences d'être trop célébrée dans les médias. Mais qu'importe, étant donné le génocide sans précédent exercé sur les jeunes générations, la plupart d'entre eux n'auront pas d'enfants, parce que, bien sûr, marxiste ou libéral, l'idéologie du « there is no free lunch » subsiste, au dépens de toutes les réalités économiques démontrées théoriquement et empiriquement par Keen, Graeber et Hudson.

Ne vous inquiétez pas pour nos élites : elles, qui nous font chaque jour la leçon de morale, ne fonctionnent *qu'aux* free lunches (monétaires, financiers, fiscaux...), qui sont censés ne *pas* exister. Heureusement, nous avons des économistes de gauche comme Piketty, qui veut imposer une taxe farfelue et stupide, dans un monde où l'imposition *ne peut pas* fonctionner structurellement, du fait du système de création monétaire bancaire hérité de Friedman. Si les impôts ne marchent *pas* dans ce système, c'est qu'il est justement fait pour que ça ne marche pas, ça fait cinquante ans que ça dure, pas bête Friedman. C'est tout ce dont les élites rêvent : de bonnes impasses économiques aux petits oignons, programmées par des nerds sans aucun contact avec la réalité, qui ne mènent donc nulle part, afin de calmer la colère du peuple, quand même le bon vieux « diviser pour mieux régner » (entre les communautés, les sexes, les religions...) ne fonctionne plus.

¹⁶ <http://www.psychiatrytimes.com/major-depressive-disorder/epidemic-depression>.

¹⁷ <http://www.bbc.co.uk/newsbeat/article/35521859/a-quarter-of-a-million-uk-students-now-using-sugar-daddies-according-to-app>.

La plus grande des violences est celle qui fait croire qu'elle n'existe pas, et notre époque est l'époque de la plus grande des violences. Les plus grandes des victimes sont celles qui pensent mériter de vivre comme des victimes, et notre époque est l'époque des plus grandes des victimes. Nous, citoyens pauvres (pléonasmе désormais) sommes des suppliciés aux corps consentants. Les exterminations du siècle précédent, les génocides et les tortures incessantes à travers les âges, les sacrifices et les holocaustes du monde antique – ne sont que du nanan par rapport à ce que nous avons sous les yeux, qui est de la réglisse par rapport à ce qui nous attend si nous ne nous réveillons pas -. Dans le camp de concentration mondial où « le travail rend libre », pour reprendre l'inscription, liminaire et canonique, qui fut plaquée à l'entrée des camps nazis, toutes les souffrances des plus faibles sont *justifiées*, parce qu'il existe un sas, selon les économistes à la mode, pour ne rien dire des pantins politiques à leur solde, qui permet de passer de la victime à l'agent SS : la belle affaire, je signe ! Pour les meilleurs : susceptibles de devenir banquiers, avocats d'affaires ou publicitaires ; trop belle la vie, merci les gars. Bien sûr, comme Eichman, tout le monde se contente de faire son travail ; et, si on travaille, alors c'est qu'on est quelqu'un de *bien*, dans le monde de l'idéologie du travail, c'est-à-dire de production de valeur d'échange.

« There is no alternative » puisque « there is no free lunch » ; et, par les vertus de l'utilitarisme de l'impératif catégorique de production de valeur d'échange, puisque, circulairement, par un tour propagandiste dont même Staline-Orwell n'auraient pas pu entrevoir la possibilité, « there is no free lunch », les pauvres méritent leurs sorts, puisqu'ils ont, eux aussi, la possibilité de détruire la vie des autres, pour devenir riches dans le monde de la valeur d'échange. Merci la vie, comme on dit à la bête hurlante qu'on mène à l'abattoir toute la journée, pour le consoler de la lente euthanasie qu'est sa vie justement, et qu'elle génufléchisse à la religion du travail et qu'elle dise merci, qu'elle reconnaisse docilement qu'elle ne s'en tire pas si mal, puisqu'elle n'est pas SDF, même si elle y pense tout le temps. Comme le dit le personnage féminine d'Olga, elle-même SDF, dans le *Vernon Subutex* de Virginie Despentes : « On en est là quoi... Ils sont tous au service du grand capital, et ils s'étonnent qu'on se prélassse de ne pas faire partie de leur connerie. (...) Alors quand je lis le journal, je comprends le message qui émane : gloire au grand capital. Malheur à ceux qui ne se soumettent pas entièrement. On n'a jamais vu dogme mieux respecté. Elle est géniale, leur invention, la dette... comme des putes sans papiers, ils passeront leur vie à trimer pour essayer de rembourser ce qu'ils doivent à la naissance. Ah, pour taffer, ça

taffe... tu sais pourquoi on nous tolère encore en ville ? Ils ont arraché les bancs, ils ont aménagé les devantures des magasins pour être sûrs qu'on ne pouvait s'asseoir nulle part, mais on ne nous ramasse pas encore pour nous mettre dans des camps, et ce n'est pas parce que ça coûterait trop cher, non... c'est parce que nous, on est les repoussoirs. Il faut que les gens nous voient pour qu'ils se souviennent de toujours obéir. Moi aussi, j'ai bossé, j'ai bossé dix ans. J'ai développé des photos dans un labo. Toute la journée au-dessus des cuves, avec des petits gants comme protection, je suis sortie de là couverte d'eczéma. Ils ont dit que ça n'avait rien à voir avec les produits, et ils m'ont mise à pied. Je ne regrette rien. J'avais une vie de merde. Entre le loyer et ma voiture, tout mon salaire y passait, je regardais le prix de chaque article que je mettais dans mon Caddie. Ils me font tous rigoler. Les marxistes d'aujourd'hui me font autant rire que les autres – l'ouvrier et son usine, créer de l'emploi et tout le bordel... moi, ce que je veux, c'est ne pas travailler. »

(....)

L'encastrement de la valeur d'échange dans la valeur d'usage est l'encastrement de l'oligarchie dans la démocratie, de la quantité dans la qualité, du principe de raison dans le principe de création, c'est l'encastrement de la création monétaire oligarchique dans la création monétaire démocratique. Ce qui est fondamental, c'est de sortir de l'illusion selon laquelle une démocratie et une économie réelle, fondées sur la valeur d'usage, sont possibles *sans* un tel encastrement. Ce qui est donc fondamental, c'est de comprendre que la monnaie est le centre du système, qui structure aussi bien l'infrastructure, par l'orientation des investissements, que la superstructure, par les idéologies qu'elle rémunère, en particulier la scolastique laïque qu'est la prétendue « science » économique, qui n'est qu'une science politique de la domination dissimulée derrière des modèles mathématiques. Régulièrement récompensée par le prix Nobel. Cherchez l'erreur, entendons le crime contre l'humanité....

(...)

L'argent, sous sa forme actuelle de dette omnisciente et omnipotente, est bien « le sang des pauvres¹⁸ » mais il est aussi le sperme des riches, avalé sans cesse par leurs prostituées de luxe, qui le recrachent à l'envi, avec la plus-value de la salive, dans des poses lascives et suggestives, pour être avalé à nouveau, *ad mortem eternam*, encore et encore, comme une roue absurde qui tourne à vide,

¹⁸ Bloy.

avant de tomber dans son propre abîme existentiel, qu'elle creuse elle-même dans l'implosion nihiliste d'une chute sur elle-même, jusqu'au bout de la nuit. Jusqu'au néant.

(...)

La société de contrôle a remplacé la violence physique par une violence bien plus efficace, la violence psychologique. C'est par cette violence, et en particulier par la *honte*, que la classe dominante maintient sa supériorité. Les médias, qui appartiennent *exclusivement* aux classes dominantes, n'ont plus qu'un objectif politique : discréditer toute alternative par le moyen de la *honte*. Les classes dominées sont maintenues dans la honte et la culpabilisation car ainsi elles ne se rebellent pas. Les formes de redistribution de la richesse par les aides sont très spécifiquement étudiées, et mises en place pour paralyser les classes populaires *par* la honte. Aussi le pouvoir ne craint rien de plus que le revenu inconditionnel universel, qui sortirait les classes exploitées de la honte et donc de la servitude par la honte. D'un côté, la rente par les classes supérieures ne doit *jamais* être considérée comme une rente, grâce à l'idéologie du « there is no free lunch » ; et, d'un autre côté, les classes populaires doivent être considérées comme assistées, et donc rentières, alors qu'elles ne profitent *jamais* de la rente économique principale, la rente *monétaire*. Toute l'ingénierie sociale repose sur cette inversion accusatoire. Comme il est dit dans la Bible : « ceux qui ont auront davantage, et ceux qui n'ont pas, on leur prendra même ce qu'ils ont. » Non seulement et le leur prendra, mais on les fera *culpabiliser* pour cela, jusqu'à la honte, la dépression, la folie et enfin le suicide.

(...)

Dans la société de contrôle, la division du travail est la destruction du travail (du travail d'usage par le travail abstrait), la division du savoir est la destruction du savoir (du savoir d'usage par un savoir abstrait, par exemple universitaire...) et la division de la vie est la destruction de la vie (vie réelle remplacée par la vie formelle des « réseaux sociaux », par exemple). La société de contrôle sculpte les individus à son image par la standardisation, la destruction de l'individualisation pour l'assimilation à la société de contrôle.

(...)

Comme le pouvoir de la société de contrôle est celui qui instille du matin au soir la honte et l'humiliation dans ses sujets, une des stratégies en notre pouvoir consiste à reverser l'humiliation dirigée vers les exclus, les chômeurs et les précaires, pour la réorienter vers les cadres supérieurs. Comme le métier du cadre supérieur est aujourd'hui déconnecté de tout impact social positif, et qu'il ne consiste qu'à gérer la création monétaire, le sang des pauvres est aussi le sperme des riches, que le cadre supérieur avale chaque jour et recrache chaque jour avec un peu de la salive du profit pour les actionnaires : il ne faut pas hésiter à humilier ceux qui humilient chaque jour les plus pauvres et détruisent les conditions de vie des classes moyennes et populaires. Faire la pute et se taper de putes, voilà aujourd'hui la vie du cadre sup. Il faut préférer la colère de l'oligarchie à son humiliation. La guerre est psychologique. Il s'agit de montrer que l'activité des cadres supérieurs est généralement destructrice pour l'économie, la société et l'environnement et surtout pour les classes populaires. Chaque jour, ils volent aux pauvres pour donner aux riches et ils en sont *fiers* ; quand ils ne sont pas dans le déni.

(...)

L'homme doit croire en la nécessité impérieuse de s'adapter à la société de contrôle ; et il doit croire *qu'il ne croit pas* ; ainsi la croyance le contrôle d'autant mieux qu'elle est devenue *inconsciente*. Par ailleurs dans la société de contrôle, si l'homme doit croire tout en croyant qu'il ne croit pas, il ne doit pas penser tout en pensant qu'il pense. Sa pensée est purement quantitative, analytique. Elle est l'absence de pensée critique, de réflexivité ; pensée vide, purement calculatrice, et cette absence est d'autant plus impérieuse qu'elle conditionne l'adaptation de l'individu à la société de contrôle, tandis que toute pensée critique risque de l'éloigner de la société de contrôle et de le marginaliser. La société de contrôle est ainsi un contrôle en acte, par activation médiatique de l'instinct de troupeau, de la croyance et de la pensée de l'homme, c'est une antithéologie, par laquelle la croyance et la pensée se rejoignent dans le néant, puisque la croyance en l'impérieuse nécessité de l'adaptation à la société de contrôle est la croyance en l'impérieuse nécessité de l'adaptation à la valeur d'échange déconnectée de toute valeur d'usage, autrement dit à la quantité déconnectée de toute qualité : au vide ontologique.

(...)

La reprise du contrôle sur la société de contrôle est la reprise du contrôle de l'argent, et de sa création par le peuple, puisque le fondement qui structure la société de contrôle est la création monétaire oligarchique, qu'elle soit publique ou privée. C'est la création monétaire oligarchique qui aboutit,

fatalement et de manière *immanente*, au contrôle de la majorité par l'extrême minorité, afin de maintenir son pouvoir oligarchique.

(...)

Touchons un petit mot, pour moi essentiel, du remplacement de la violence physique par la violence psychologique. Si vous exercez une violence physique sur une personne, alors, tout le monde pourra se révolter contre cette violence physique, et surtout la personne qui la trouvera injuste, généralement la personne qui la subit. La violence psychologique est bien plus terrible, car elle s'exerce dans le psychisme même de l'individu. Il s'agit de la violence ultime, qui consiste à le détruire psychologiquement, jusqu'au point où il pense qu'il ne mérite même pas de se révolter et se laisse aller à ce que Graeber nomme « desespoir fatigue ». La violence ultime, c'est la violence qui amène la victime à penser qu'elle *mérite* cette violence, c'est ce qu'ont vécu les classes populaires ces dernières décennies. Ainsi dans le langage commun terrible de cet horrible début de XXIème siècle, les pauvres blancs sont des « white trash », des déchets blancs. Et ce n'est même plus considéré comme une insulte, c'est le terme anglo-saxon officiel. Si l'on considère, comme moi, que la violence psychologique est encore supérieure à la violence physique, alors jamais dans l'histoire des hommes un tel niveau de violence n'a été atteint, et cela se traduit par une épidémie de maladies mentales sans précédent dans l'histoire, que l'on peut vérifier par les études scientifiques, surtout chez les plus jeunes (ce qui devrait amener bientôt de gros problèmes de décharge de la violence subie via une nouvelle augmentation de mass-shooting, de jihad,... si l'on continue à ignorer cette violence).

L'idéologie du travail, du « no free lunch », ou de l'impératif catégorique de création de valeur d'échange, rend impossible toute révolte, en avançant le « raisonnement » selon quoi toutes les souffrances sont justifiées, toutes les inégalités sont justifiées, par l'existence permanente d'une possibilité de passer de la caste des humiliés à la caste des gagnants. Sous prétexte que tout individu a la possibilité de s'élever et de s'enrichir, toutes les souffrances, toutes les précarités et toutes les humiliations sont justifiées. C'est comme si, pour provoquer un peu, dans un camp de concentration, on donnait la possibilité aux meilleurs travailleurs de passer du côté des nazis, par une sympathique ergonomie « méritocratique », et que l'existence de ce sas entre les opprimés et les nazis justifiait toutes les violences.

(...)

La plus grande des violences n'est pas la violence exercée sur un prisonnier ou sur un esclave ; et elle est encore moins la violence physique. La

plus grande des violences est la violence qui *détruit* chez la victime toute volonté de rébellion, et lui inculque une acceptation de la violence vécue comme étant méritée, légitime. La plus grande des injustices consiste à faire croire en la justice de l'injustice, et c'est cette injustice que nous vivons depuis plusieurs décennies. C'est ce qui est arrivé depuis plusieurs décennies aux classes populaires. La plus grande des violences est la violence qui rend la victime de la violence indigne à ses propres yeux d'échapper à la violence.

Cette violence devient aujourd'hui un mode de vie intériorisé, qui se traduit par une très forte hausse de la violence de tous sur tous, de la perversion narcissique, de la psychopathie, du harcèlement moral. L'idéologie du travail, qui est l'idéologie du « no free lunch », ou de la création monétaire actuelle oligarchique (c'est-à-dire du stade du capital atteint au XXIème siècle sous sa forme financière et donc monétaire) justifie toutes les violences et tous les degrés de violence, du harcèlement moral en entreprise par les individus plus efficaces aux sans-domicile-fixe qui chaque jour remplissent davantage nos rues : « there is no alternative ».

(...)

Les médias sont achetés via des actions par les banques et les multinationales. Les états sont achetés via la dette par les banques et les multinationales. Les médias et les Etats ne sont plus que des relais du Capital devenu monétaire, et ont pour objectif la valorisation de la création monétaire bancaire oligarchique, par la propagande incessante.

(...)

Les ennemis *réels* de la société de contrôle, tels que Julian Assange ou Aaron Swartz, sont agressés et punis de manière extrêmement violente par la société de contrôle. La technique consiste en général à générer des procès pour les emprisonner de manière absurdement longue, au regard des actes commis, pour les pousser au suicide (Aaron Swartz), ou à les extradier aux Etats-Unis s'ils résident à l'étranger (Julian Assange). La société de contrôle finance de faux ennemis, de faux contestataires, qui exploitent les colères populaires et les dévient autant que possible des problèmes principaux (création monétaire et donc dette, économie de rente, complexe militaro-industriel, lobbying et consanguinité entre les différents milieux, revolving doors, ...).

(...)

Ce que la société de contrôle redoute par-dessus tout, c'est justement la perte de contrôle ; et donc une création monétaire orientée directement dans les comptes des citoyens. Une telle situation serait catastrophique pour la société de contrôle, puisque si les gens en venaient à se libérer de l'impératif catégorique de production de valeur d'échange pour survivre, alors, leur niveau de conscience politique risquerait de s'élever (tout sauf ça !), et les organisations du type de Wikileaks risqueraient de proliférer. Or, la société de contrôle, organisée autour de la création monétaire et d'elle seule, étant oligarchique par nature, est aussi opaque par nature.

Comme l'avait déjà compris Julian Assange, la société de contrôle est un réseau (un rhizome comme le dirait peut-être Deleuze), que l'on peut schématiser par la théorie des graphes. Aussi, la lutte contre la société de contrôle nécessite une compréhension de sa structure, et donc de la théorie des graphes, afin d'en étudier les nœuds et les connexions. C'est ce que Wikileaks a déjà commencé à réaliser, et c'est pour cette raison que les principaux ennemis de la société de contrôle sont souvent des hackers qui possèdent une culture politique comme Assange, Snowden, Swartz... Nombre d'entre eux ont été arrêtés et emprisonnés pour des durées extrêmement longues ces dernières années. Nous parlons volontiers des rafles nazies, des procès de Moscou ou du Maccarthysme pour nous donner bonne conscience et nous dire qu'en démocratie, tout ne va en somme pas si mal; mais la vérité est que nous fermons les yeux sur de *nouvelles* formes de persécution dont Assange, Snowden ou Swartz ne sont que les parties christiques immergées, si j'ose dire, de l'iceberg martyrologique généralisée de l'idéologie du travail. Trump a-t-il jamais *travaillé*? Macron a-t-il jamais travaillé? Ont-ils apporté quelque chose à la société si ce n'est un service de maintien de l'ordre oligarchique? On est sérieux, là?

Un exemple caractéristique et récent des fausses alternatives de la société de contrôle est le cas Piketty. La théorie de ce dernier est fondée sur l'équation $r < g$, qui est une tautologie pour toute personne qui comprend le cœur du système financier et monétaire, car *tout* investissement est par définition impossible lorsque $r < g$. La proposition est une taxe sur les transactions financières qui devrait être imposée par des Etats à des banques, alors que les Etats sont eux-mêmes contrôlés par les banques du fait du système de création monétaire (pensons au cas de la Grèce : comme l'a magistralement démontré Varoufakis sans que nul dans la presse ne commente *réellement* son livre « Conversation entre adultes », la mythique « crise de la Grèce » n'est qu'une opération machiavélique commanditée par Merkel pour sauver les grandes banques européennes de la déroute, en transférant *leurs* dettes vers les prolétaires de toute l'Europe, et en particulier les familles pauvres grecques). Piketty est muet et ne répond pas, lorsque son collègue du LSE Graeber l'interpelle à propos de la création monétaire. Piketty est muet et ne répond pas, lorsque son collègue Giraud

l'interpelle à propos de la création monétaire. Mais contrairement à Giraud (disciple de Keen) et à Graeber (disciple aussi de Keen et de Bhaskar), Piketty fait la une de tous les plus grands journaux du monde et de toutes les plus grandes universités du monde. Il aura sans aucun doute bientôt le prix Nobel, et conseillera le prochain président de la république, tout ça aux petits oignons et pour notre plus grand bien. Que voulez-vous, entre la carrière et la vérité, il faut choisir. Encore un effort Piketty et fais le bon choix, celui de Graeber, Keen, Pettifor et Giraud, pas celui du prix Nobel. La création monétaire oligarchique ne permet en effet pas de consacrer sa vie à la vérité ; ou alors : celui qui choisit, benoît ; de consacrer sa vie à la vérité, risque très vite vaticiner celle-ci sur les trottoirs, comme sans-domicile-fixe, ainsi que le diagnostique parfaitement Virginie Despentès dans *Vernon Subutex*. Les clochards sont tous des Saint-Jean Baptiste de ce qui nous attend si nous ne réagissons pas.

(...)

Dans la société de contrôle, la baisse tendancielle du taux de profit est compensée par la baisse tendancielle du taux de la valeur d'usage sur la valeur d'échange, et donc par la hausse de la *rente* généralisée au niveau oligarchique, comme différence entre la valeur d'usage et la valeur d'échange. La baisse tendancielle du taux de profit comme conséquence de l'automatisation industrielle et post-industrielle, ne peut être compensée, comme un abyme, que par une hausse de la rente (au sens de la *rent-seeking economy* dans la tradition de George, Veblen, Schiller,...), et donc par une *destruction* pure et simple de la valeur d'usage ; au final, par une destruction de l'environnement, afin de transformer l'eau, l'air et toute la nature elle-même en valeur d'échange.

(...)

La société de contrôle est une société d'humiliation et de violence, par les inégalités sans précédent qu'elles génèrent (les inégalités économiques amènent toujours la violence ; toutes les études le prouvent). Elle est aussi une société de *frustration* par ces inégalités, et par un idéal de liberté qui est en réalité nié chaque jour, dans l'*obligation*, toujours plus ou moins contrainte, de réaliser un travail de production de valeur d'échange, qui n'a aucun *sens* pour l'individu qui produit cette valeur d'échange, ni d'ailleurs pour qui que ce soit, à part l'infime minorité de rentiers qui tirent les ficelles de la géopolitique planétaire, à coup de guerres et de carnages justement tous plus in-sensés, eux, les uns que les autres. Plus le temps passe, plus la baisse tendancielle du taux de profit de la valeur d'échange se poursuit, et plus les activités de rente, qui, par définition, n'ont aucun sens, puisqu'elles ne produisent aucune valeur d'usage, s'accroissent ; si bien qu'aujourd'hui, déjà plus d'un tiers des individus estiment que leur activité ne possède aucun sens. On songe aux diagnostics de Dostoïevski,

qui s'y connaissait en souffrance humaine, et qui écrivait qu'il n'existait pas de plus grande souffrance que celle qui consiste à exercer une activité qui ne possède aucun sens. Il ne faut dès lors pas s'étonner de l'essor des mass-shootings et du jihad, pour ne rien dire des guerres atroces et absurdes qui ont lieu loin de chez nous pour, toujours, maintenir la société mondiale de la création monétaire oligarchique dans son bon « droit ». Ce ne sont que les symptômes de la forme du capital au XXIème siècle car, n'en déplaise à Piketty, le capital au XXIème siècle, c'est la création monétaire comme centre de gravité du capitalisme devenu financier.

(...)

Aucune personne ne contrôle la société de contrôle, mais la société de contrôle contrôle toutes les personnes. Autrement dit, tous les individus sont plus ou moins maîtres et esclaves mais aucun individu n'est libre. C'est la forme de la création monétaire qui donne une telle forme à la société.

(...)

L'opposition entre le salarié et le capitaliste détenteur des moyens de production n'est plus valable, lorsque le capitalisme a atteint la forme monétaire pure. Seule la division entre le détenteur des moyens de production monétaire, et l'esclave des moyens de production monétaire, importe ; ainsi, le tradeur salarié qui détient le pouvoir monétaire, mais *pas* le pouvoir industriel de détention des moyens de production, l'emporte sur le patron de PME ou de TPE localisé dans une zone rurale éloignée de la création monétaire. Le Capital a muté sous une forme monétaire, afin de compenser la baisse tendancielle du taux de profit¹⁹; mais les critiques du Capital n'ont, dans leur grande majorité, pas compris cette mutation, et ils sont ainsi instrumentalisés par les acteurs du pouvoir monétaire qui, par leur praxis, ont tout à fait assimilé cette mutation.

Le revenu universel ne peut être universel que s'il est inconditionnel. Mais le revenu universel ne peut être universel, au sens réel et non formel du terme, pour reprendre la terminologie de Van Parijs, que s'il échappe à la société de contrôle, et donc s'il se situe au niveau réel et non formel du partage des richesses, c'est-à-dire au niveau de la création monétaire.

Une démocratie ne peut être réelle que si le pouvoir est donné au peuple. Or le pouvoir n'est donné au peuple *que* si la création monétaire est donnée au peuple. Alors l'économie peut devenir réelle et sociale, c'est-à-dire que l'enrichissement n'est plus lié à la capacité de l'individu de capter la création

¹⁹ La grande dévalorisation, Trenkle et Lohoff.

monétaire bancaire, mais à la capacité de l'individu de capter la création monétaire *reçue* par les individus. Il ne s'agit plus de fournir des biens et des services à une oligarchie pour l'enrichir, mais de fournir des biens et des services au peuple pour *nous* enrichir spirituellement et existentiellement.

(...)

La distribution monétaire *est* la création monétaire : ce n'est pas le salaire (ni l'impôt). Le salaire dépend étroitement de la création monétaire : il sera très élevé si l'individu se situe à proximité du centre de la création monétaire, c'est-à-dire des banques d'investissement et des conseils aux banques d'investissements (avocats d'affaires, etc....) en premier lieu, puis les multinationales en second lieu, car elles bénéficient des services financiers des banques d'investissements et donc des paradis fiscaux.

(...)

Le partage par la redistribution ne peut plus fonctionner dans le régime actuel de distribution, de création monétaire qui est le nôtre. Le régime de distribution monétaire est justement structuré (Friedman,...) de telle sorte que le partage par la redistribution soit impossible. L'échec de la gauche à comprendre cette évolution du Capital depuis des décennies est la principale cause de la colère des populations, qui se sentent abandonnées par cette gauche qui n'a pas compris les conséquences de l'évolution du Capital, et qui utilise des outils de redistribution, comme l'imposition ou le salaire, qui ne fonctionnent plus au stade contemporain du Capital monétaro-financier.

On ne peut pas augmenter les salaires, puisque la création monétaire oligarchique amène l'essentiel de l'argent dans les paradis fiscaux. Puisque l'argent est confisqué par la distribution monétaire, la création monétaire, alors il n'y a plus d'argent à redistribuer par les salaires. Le rapport de force se situe au niveau de la distribution monétaire, de la création monétaire, pas au niveau de la redistribution monétaire par l'imposition ni même par le salaire (qui est déjà une redistribution de la création monétaire). C'est comme si l'on tentait d'établir un rapport de force dans une partie de poker en laissant l'adversaire prendre les quatre as : c'est insensé.

(...)

Jamais dans l'histoire des hommes il n'y eut une telle créativité dans le Mal, puisque la création monétaire oligarchique est contrainte de compenser les inégalités qu'elle engendre et, par conséquent, les crises de la demande de biens et de services par des innovations monétaires de plus en plus délirantes, se

trouvent toujours justifiées par la maxime fondatrice de l'existence au sein du monde de la quantité, l'impératif catégorique de création de la valeur d'échange ou la religion du travail. Quantités de monnaie astronomiques injectées de plus en plus régulièrement, taux négatifs... (...) C'est à croire que l'histoire de l'humanité est finalement une histoire du sadisme, au progrès hypocrite exponentiel, des jeux du cirque à la création monétaire du XXIème siècle comme aboutissement de l'histoire des hommes.

Si vous croyez que la forme de la création monétaire n'est pas si grave que cela ou ne tient pas une place aussi centrale que cela, c'est que vous ne comprenez pas la création monétaire oligarchique. Si vous ne comprenez pas cela, c'est que vous êtes un analphabète monétaire et si vous êtes un analphabète monétaire, c'est que vous êtes un analphabète politique. Ce que la société de contrôle craint, c'est l'alphabétisation politique de la société, car les autres formes d'alphabétisation ne dévoilent pas son essence, et que son règne comme tout règne oligarchique, est le règne du mystère quant à son essence.

(...)

La tendance à l'auto-destruction n'est souvent qu'une compréhension inconsciente de l'auto-destruction du monde à laquelle l'individu tente de s'adapter.

Il faudrait inventer un nouveau mot pour exprimer cette destruction sans précédent, un mot qui soit au-delà de l'homicide et du génocide, pour désigner cette autodestruction fanatique de l'homme par l'homme.

(...)

La libre circulation des hommes est encouragée comme celle des capitaux et des marchandises. Toute critique protectionniste (Todd, List...) est assimilée à un nationalisme belliqueux, voir au fascisme ou au racisme. Le cas de la libre-circulation des hommes est le plus délicat puisque les populations sont prises en otage. D'un côté, sur le plan humanitaire, il est difficile et même impossible de refuser ces populations ; d'un autre côté, ces populations abaissent le coût du travail, surtout pour les populations modestes *déjà* précarisées. Par conséquent, plus l'émigration se développe, et plus les populations modestes passent de l'extrême-gauche à l'extrême-droite. Mais au final, dans la mondialisation, ce sont les élites mondialisées qui s'enrichissent de ces migrations, tandis que les peuples (les modestes) en souffrent, autant les peuples d'émigration que les peuples d'accueil. Grâce à cette stratégie, les élites peuvent diviser pour mieux régner, tout en baissant les coûts du salaire et en augmentant leurs profits. Faire une telle critique, ce n'est pas faire le jeu de l'extrême droite,

c'est comprendre les rapports de forces dans la lutte des classes telle que *réinventée* par la création monétaire oligarchique. A noter qu'il n'y a pas besoin de « théorie du complot », comme pour les actionnaires d'une entreprise ou les détenteurs de dette d'un état : il s'agit d'une simple convergence d'intérêts.

(...)

Comme l'homme est religieux par nature, il a fallu détruire les anciennes religions pour les remplacer par une autre, d'autant plus puissante qu'elle ne se présente pas comme une religion. La religion de ce monde est la religion du travail, et donc la religion de l'activité humaine qui se transforme en argent. Tous les êtres humains sont jugés et excommuniés (chômeurs, SDFs,...) selon cette seule et unique religion. C'est la religion la plus destructrice, la plus criminelle de toute l'histoire de l'humanité, car, comme elle n'a aucune considération pour la valeur d'usage, mais seulement pour la valeur d'échange, elle en arrive fatalement à détruire toute valeur d'usage, pour la transformer en valeur d'échange, et donc à détruire la nature elle-même, comme si le fait était en lui-même naturel.

(...)

Avec le développement technique, la religion du travail empêche toute pensée critique quant au type de travail à créer. Comme le développement technique décuple les capacités productrices pour produire les biens et les services de consommation nécessaires (logement, nourriture,...) et comme la création monétaire oligarchique oriente les capitaux de manière pyramidale (évidemment par le haut) avec tous les effets de captations inhérents à un tel système, un travail de captation de rente ou *rent-seeking economy*, vient compenser les effets de pertes d'emplois dues à l'automatisation. Dans le sens moderne, la rente est aussi bien monétaire, politique, financière, fiscale, technique, juridique que foncière. La rente est la différence entre la valeur d'échange et la valeur d'usage selon l'équation : $\text{valeur d'échange} = \text{valeur d'usage} + \text{rente}$ (au sens moderne de « *rent-seeking economy* » et selon la tradition de George). La baisse tendancielle du taux de profit, et donc de la valeur d'échange, n'arrive jamais ; et elle n'arrivera jamais, tant que l'accroissement de la rente *compensera*, sans fin si nous ne faisons rien 'et nous ne faisons rien), la baisse de la valeur d'usage. En effet, il existe bien, avec l'automatisation, une baisse tendancielle de la valeur d'usage (on ne peut plus autant valoriser la construction de maisons, de routes, de vêtements, d'énergie, ... car ils demandent moins de travail humain) mais celle-ci est compensée par une hausse tendancielle de la valeur de rente qui permet une conservation de la valeur d'échange.

Entre le monde de la valeur d'usage, l'infrastructure et le monde de la valeur axiologique, la superstructure, il y a le monde de la valeur d'échange, l'argent, l'interstructure. La distribution de l'argent et donc des inégalités parmi les hommes ne dépendent pas de la construction de la valeur d'usage avec ses ponts, ses maisons et ses voitures mais d'une valeur axiologique, la politique, qui décide comment répartir cette valeur d'usage et vote des lois qui répartissent la valeur d'usage par l'intermédiaire de la monnaie, la valeur d'échange. Ainsi, si la politique le décidait, on pourrait tout à fait créer une société qui distribuerait les biens produits par des partis de poker entre les citoyens, c'est une décision politique et le cœur de la politique est l'orientation des désirs des citoyens par les flux monétaires comme l'avait vu Deleuze et comme Graeber (disciple de Bhaskar), Todd, Keen, Pettifor, Turner, Giraud, Hudson, Lordon et Belhaj Kacem le voient aujourd'hui.

La crise écologique (c'est-à-dire la suicide biologique désormais programmé) découle encore de l'équation ci-dessus, car elle est le remplacement de la valeur d'usage de la nature (eau, air,...) par la rente (rente sur l'eau non polluée, l'air non pollué,...). La crise écologique est donc la conséquence de l'automatisation dans ce que le marxisme appelait l'infrastructure, et de l'idéologie du travail dans la superstructure, qui empêche de penser le travail et plus généralement l'activité humaine ainsi que sa valorisation. La valeur d'échange est en train de détruire la valeur d'usage comme un parasite détruit son hôte. La valeur d'usage est le portrait de Dorian Gray de la valeur d'échange. Si le mythe de la caverne platonicienne est aujourd'hui inapproprié, c'est parce que le monde de la valeur d'usage, qui projette les ombres de la valeur d'échange dans la caverne, s'évanouit lui-même dans ces ombres. L'ombre est la trace de la combustion de la valeur d'usage, fossilisée dans la valeur d'échange par le processus utilitariste entropique de transformation de toute qualité en quantité, de toute valeur d'usage en valeur d'échange. Par conséquent, notre ami philosophe, qui sortirait aujourd'hui de la caverne à nouveaux frais, verrait que les objets qui ont projetés ces ombres ont déjà disparu, et il constaterait que le monde est un incendie. La rente oligarchique est le feu qui brûle la valeur d'usage pour la transformer en valeur d'échange, et les hommes sont hypnotisés par le spectacle entropique de cette combustion, à laquelle ils vouent un culte d'autant plus puissant qu'il est souvent inconscient. Comme des insectes, les hommes sont hypnotisés par le feu de l'incendie qui détruit toute valeur d'usage et l'utilité du feu, la chaleur de son argent, ne change rien à son processus de destruction.

(...)

La médiation entre la valeur d'usage et la valeur d'échange est la valeur axiologique, autrement dit la politique, le choix de valeurs qui décide

l'orientation des hommes vers la valeur d'usage, la création, la néguentropie²⁰, ou vers la valeur d'échange, l'argent. Comme chez Kierkegaard : « ou bien... ou bien ». Ou bien la création monétaire démocratique qui libère les hommes et oriente leurs activités vers les arts et les sciences, ou bien la création monétaire oligarchique qui asservit les hommes et oriente l'activité des hommes vers la publicité et la finance. Comme chez Shakespeare, un spectre hante le Royaume de l'Economie, le spectre du free lunch : « to be or not to be », « free lunch or not free lunch » (orienter les hommes vers l'être ou vers l'avoir, vers la valeur d'usage ou la valeur d'échange), « that is the question ». La question fondamentale de la politique est la question fondamentale existentielle. Il n'y a pas d'autres questions politiques. Il n'y a jamais eu d'autres questions politiques. Il n'y aura jamais d'autres questions politiques. L'unique question de l'être s'oppose à l'infinité des questions du néant, c'est-à-dire du mensonge, de ce songe qui ment et envahit les officines de la diversion du « Ministère de la Vérité Vraie » de nos « démocraties libérales ».

Vous me direz c'est plus compliqué que ça... Si, si, vous me le direz, je vous connais par cœur. Effectivement, pour les cons, tout est toujours très compliqué. J'ai l'habitude. Quand je décrivais avec exactitude l'arrivée de la crise financière (je n'étais pas le seul, loin de là et je suis loin d'être Malin, Dieu m'en garde) au début de l'année 2006 dans un mémoire rédigé au sein d'une banque d'affaire, on me disait : « c'est plus compliqué ». Le sophisme du « c'est plus compliqué » est le sophisme de l'expert. Si vous dites à un expert que vous voulez faire du vélo parce que vous avez compris comment fonctionne le vélo alors l'expert vous dira « c'est plus compliqué », il faut comprendre les équations mathématiques (toujours des quantités) du pneu avant sur la terre en milieu humide pour pouvoir faire du vélo et il vous montrera une tonne d'équations mathématiques du pneu avant sur terrain humide. Si vous expliquez le problème monétaire à un économiste, il vous dira « c'est plus compliqué » et il vous montrera pendant des heures des équations monétaires complètement hors sujet. Si vous expliquez le problème monétaire à un philosophe, il vous dira « c'est plus compliqué » et il vous parlera pendant des heures du fondement épistémologique de la politique à partir de la page 322 de la critique de la raison pure. Ça, pour écrire des livres par containers entiers sur la page 322 de la critique de la raison pure, il y a du monde. C'est l'émulation enthousiaste ! Par contre, quand un authentique génie philosophique comme Roy Bhaskar apparaît et résout le *Grand Nœud de la philosophie* comme le disait Arthur Schopenhauer, le Nœud du problème de la connaissance entre Hume et Kant, c'est le silence total, la conjuration des imbéciles ou des experts, c'est la même chose, (à l'exception de son disciple, un autre génie, David Graeber) comme dirait le génial romancier John Kennedy Toole qui s'y connaissait si bien dans ce domaine. Les experts sont

²⁰ A noter que Steve Keen a théorisé récemment une valeur fondée non pas sur le travail mais sur l'énergie.

l'avant-garde des *hommes sans qualité*, les *derniers hommes* unis dans un Titanic qui sombre dans les *eaux glacées* de la quantité. Perdus dans le désert d'une pensée morte desséchée par leur absence totalitaire d'imagination, ils sont aveuglés par les chiffres. Ces experts sont incapables de voir les fleuves fertiles de l'imagination d'un Bhaskar ou d'un Hudson dans le désert de la pensée contemporaine. Mais que voulez-vous, entre bien voir et se faire bien voir, il faut bien choisir. Entre la valeur d'usage et la valeur d'échange, il faut bien choisir. Entre l'être et l'avoir, il faut bien choisir.

(...)

La réduction des inégalités, de la précarité et de la pauvreté ne peut se faire que par une création monétaire démocratique, injectée dans les comptes bancaires des citoyens directement. Toute autre forme de création monétaire amène à une oligarchie d'état ou de marché et, le plus souvent, d'une coalition des deux. Ainsi, alors que 1% de la planète possède 50% des richesses (en réalité bien plus mais passons), si la quantité de monnaie est Q alors la création monétaire démocratique de Q fera passer cette part de 50% à $50\%/2 + 1\%$, soit 26%²¹.

(...)

La création monétaire oligarchique actuelle est le plus grand crime de toute l'histoire de l'humanité pour ceux qui comprennent les effets d'une telle forme de création monétaire et sa capacité à structurer la société, les hommes ainsi que l'environnement. Pour les autres, la monnaie est neutre, neutre comme une balle reçue en pleine tête sans jamais se poser la question de savoir qui tire cette balle car bientôt, se poser la question de savoir qui appuie sur la gâchette quand on vous tirera dessus relèvera du complotisme. Toute pensée critique doit être considérée comme un péché honteux qui vous exclut du troupeau humain que les bergers conduisent dans l'abîme écologique. D'ailleurs tout ce texte risque d'être classé complotiste ou pire encore par le Ministère de la Vérité Vraie et de ses officines des Decodex du Journal Le Monde et des autres entités orwelliennes qui se multiplient ces derniers temps dans nos « démocraties libérales lol» .

(...)

Rien n'est plus idéologique (voir religieux) que ce qui est neutre.

²¹ Pour le lecteur curieux qui souhaite un modèle élaboré d'une création monétaire, sachez qu'il en existe de nombreux, notamment dans le pays où l'on trouve la plus grande densité de résistance intellectuelle (Graeber, Keen, Pettifor, Turner, Srnicek, Corbyn, Assange, ...), le Royaume-Uni. Les lecteurs pourront ainsi consulter le site du groupe « Positive Money ». Il existe quelques résistants en France, plus ou moins en contact avec Londres comme en 39/45, notamment Stéphane Laborde.

(...)

« Voici venu le temps des assassins » annonçait Arthur Rimbaud et le temps des assassins est bien venu « à pas de colombes » mais sans le déguisement esthétique de la métaphore. Le temps des assassins est factuel. Il est le temps où le comportement d'assassin est excusé et même encouragé dès lors qu'il se fait dans le cadre de la grande religion mondiale du travail qui est toujours la religion de la valorisation du capital.

Comment sortir du temps des assassins et encourager en premier ceux qui se sont trompés de route dans la prédation à revenir dans le chemin de la production ? Et nous avons tous à changer de route, plus ou moins, nous sommes tous plus ou moins coupables de cette évolution. La seule solution est de comprendre ce qu'est la monnaie²², de comprendre ce qu'est la prédation²³, de comprendre ce qu'est le néolibéralisme²⁴. Est-ce à dire que l'opposition du capital et du travail est obsolète : non mais cette opposition doit être complétée grâce à Veblen car les activités improductives de prédation sont généralement celles qui gèrent le capital. Je ne vois personnellement qu'une solution pour sortir de la dynamique de la prédation qui devient de plus en plus puissante à mesure qu'une société est développée car les capacités de production deviennent si élevées que les possibilités de prédation sur l'appareil productif se multiplient exponentiellement. Il s'agit selon mon humble avis de sortir du mythe du ruissellement et de sortir de la focalisation sur l'imposition qui est le transfert de monnaie qui dépend totalement de la création de monnaie. Une fois la création monétaire identifiée comme cœur de la lutte des classes pour s'approprier les moyens de production de monnaie afin de s'approprier les moyens de production de biens et de services alors l'enjeu politique central est la création monétaire qui doit être au moins en partie démocratique, c'est-à-dire créée dans les comptes des citoyens sous forme de revenu de base. Seule cette mesure peut redonner le pouvoir au travail productif car seule cette mesure oriente l'économie vers une production de biens et de services pour ceux qui bénéficient du pouvoir de création monétaire et donc pour les citoyens et non pour les banques. L'opposition existe entre le travail productif et le capital mais pas entre le travail improductif ou prédateur et le capital. Ne pas distinguer le travail productif du travail prédateur, c'est non seulement faire le jeu du capital mais plus profondément faire le jeu du nihilisme.

Croire qu'une activité est productive seulement parce qu'elle rapporte de l'argent, c'est là l'essence suprême du nihilisme et le mal est toujours

²² <http://parolesdesjours.free.fr/monnaiechristophepetit.pdf>

²³ <http://www.journaldumauss.net/?L-avenement-de-la-societe-de-1217>

²⁴ <https://blogs.mediapart.fr/edition/dossier-david-graeber/article/131219/le-neoliberalisme-comme-regime-feodal-informatique-et-financier>

le vide en puissance qui vide le monde et les hommes qui vivent dedans. Le bien consiste à sans cesse définir le bien et donc les activités qui permettent aux êtres humains de s'actualiser au mieux. Cela signifie leur donner les conditions de possibilité de l'actualisation de leurs potentialités et cela se traduit par un revenu inconditionnel si et seulement si ce revenu est financé par la création monétaire et pas par l'imposition ou le transfert monétaire car le transfert monétaire est toujours surdéterminé par la création monétaire si bien que ceux qui bénéficient du transfert monétaire sont toujours les esclaves de ceux qui bénéficient de la création monétaire si bien qu'aujourd'hui les hommes sont les esclaves des banques dans un système fasciste absolu au sens de Mussolini car il définissait le fascisme comme l'alliance des entreprises et des états et ce sont justement les banques qui finance à la fois les entreprises et les états grâce à leur pouvoir de création monétaire qui forment le fascisme. La monnaie ne doit pas ruisseler, elle doit être distribuée démocratiquement et constituer le fondement non seulement de la démocratie mais de la constitution elle-même. Dans un tel système, les êtres humains ne seraient plus incités à « travailler » pour le capital mais à « travailler » pour les autres êtres humains qui possèdent tous un pouvoir monétaire distribué démocratiquement. Ils seraient incités à travailler non pas dans des activités parce que le capital les rémunère grâce au ruissellement toujours prédateur et parasitique mais dans des activités de création utiles aux citoyens prêts à payer ces activités grâce à leur part démocratique de la création monétaire. La création monétaire oligarchique fonde une société de corruption et de prédation, une société féodale, la création monétaire démocratique fonde une société de création et d'abolition de la misère, une société où la liberté, l'égalité et la fraternité ne seraient pas juste des mots mais une réalité effective. Il s'agit donc de sortir des vieux schémas de pensée oligarchiques – penser que la monnaie ne peut être créée que par le ruissellement bancaire ou étatique – et prédateur – penser que le travail de prédation est l'ennemi du capital en tant que travail alors qu'il est son meilleur serviteur et penser que le mal n'existe pas, qu'il n'y pas de différence entre le travail productif et le travail de prédation sous prétexte que les deux seraient bénis par l'eau sacrée de l'argent.

La plus grande malice du Diable est de faire croire qu'il n'existe pas. La plus grande malice du diable est de faire croire qu'il n'y a pas de différence entre le travail de production et le travail improductif de prédation. La différence entre le Travail Productif et le Travail Prédateur est la différence entre le Bien et le Mal et la négation de la différence entre le Bien et le Mal est l'essence même du Mal car c'est ce qui permet de soumettre la production à la prédation, la pulsion de vie à la pulsion de mort, le génie humain au talent humain, le Bien au Mal. C'est la ruse éternelle du Diable.

Christophe Petit